

La saillie

- A propos d'étalon, avez-vous jamais assisté à une saillie, Jean-Loup ?

- Jamais, monsieur.

Nous avançons mal sur les quais trop chargés. Paris a basculé dans le printemps et depuis quelques jours le président est de bonne humeur. Les cars climatisés ont repris leur noria, envahi la ville et déversent à l'Opéra, cette année encore, leur flot d'étudiantes allemandes, cheveux blonds, jeans et tee-shirts bariolés.

- Eh bien moi si. Il faut vous dire que petit garçon, je passais mes vacances en Saintonge chez un oncle directeur des Haras. Je n'étais pas demandeur, mais cela convenait à mes parents pour qui un enfant normal devait monter à cheval - une idée qui traîne dans la famille depuis toujours. Je passais donc des vacances solitaires dans cet enclos boisé au milieu de la ville. Les palefreniers, contraints de m'accepter, m'occupaient comme ils le pouvaient, un matin chez le maréchal ferrant, l'autre en tournée de foin, une consultation avec le vétérinaire, le tout ponctué de reprises musclées, menées dans un manège couvert par un gendarme en retraite. Pourtant, au centre de cette vie sans surprise, il y avait un rituel régulier et particulier, les saillies. Je les redoutais et je les attendais. Croyez-moi, Jean-Loup, ces images m'ont poursuivi longtemps. Imaginez. Lorsqu'on l'amène, l'étalon est un fauve. Un fauve debout. Une folie meurtrière accrochée aux prunelles, il est incontrôlable; arc-bouté à un tord-nez, le palefrenier le plus lourd le maîtrise à peine. L'encolure est ronde, les oreilles droites, les naseaux immenses, les muscles frémissent, la croupe est déjà basse, prête à soulever ce corps de brute, le cheval est

comme s'il avait avalé du plomb fondu, comme s'il brûlait de l'intérieur. Il piaffe, le vacarme des sabots sur la dalle couvre les cris des hommes et le claquement des longes. On approche, il est dément, il sent la jument, la sait à quelques mètres, préparée, sanglée, il n'existe plus que pour cette croupe ronde et noire qui se dessine dans la pénombre du box, cette encolure gainée de cuir qu'il va mordre à pleines dents. Imaginez, imaginez un percheron dans cet état, une tonne d'os et de muscles au paroxysme du désir, et cette verge ahurissante qui bat, gonflée de sang sous la peau violacée. Et puis c'est la saillie, l'étalon soudain debout, les antérieurs qui accrochent la croupe, puis le dos, les dents qui claquent sur le garrot de la jument, un regard de tueur... La jument, n'en parlons même pas, elle n'est qu'un objet noyé de peur, un prétexte soumis, offert à cette lame écumante qui la submerge, la bouscule, la pénètre. Chacun retient son souffle, plus un mot - c'est un moment sacré, comme une déflagration qui impose son silence.

Le président conduit lentement. A droite la Seine et, dans un éclair, les chevaux de Marly. Nous serons à l'heure au restaurant. Il reprend, après un instant.

- Longtemps, j'ai associé cette image à celle du pouvoir absolu, du triomphe. J'en étais fier. C'est bien naïf mais j'avais l'impression que par un effet magique d'osmose, j'intégrais un peu de cette férocité brute et dominatrice, qu'elle irradiait, et que l'animal déchaîné me passait un peu de sa puissance hallucinée. On me donnait une longe à tenir, à bonne distance - il m'aurait envoyé au ciel d'un coup de tête - et dès lors, je n'étais plus simple voyeur, je me croyais utile. J'avais peur. Je me faisais discret, transparent, car il était évident que l'affaire n'avait pas été discutée avec mes parents et que la moindre erreur m'aurait coûté ma place aux saillies. C'était une autre époque, Jean-Loup, aucune libération n'avait encore remplacé la mort par le sexe. L'heure n'était pas encore au dialogue et j'emportais des images et des cris qui surgiraient, la nuit venue, quand le sommeil tarderait à venir.

Ce déjeuner est important. Arcillac reconduira-t-il notre contrat ? Il faudra, comme chaque année débattre et le convaincre. Pourquoi le président m'a-t-il demandé de l'accompagner ? Je connais à peine Arcillac. Il est notre plus gros client, notre plus gros apporteur d'affaires.

- Vous n'avez jamais vu un étalon après la saillie ?

- Non monsieur.

- C'est la mauvaise partie de l'histoire et, je le crains, la plus vraie. L'après-saillie est un désastre. L'œil s'éteint, les naseaux se rétractent, l'encolure se creuse puis s'effondre, la tête est basse et le dos s'arrondit. Pathétique. On a amené un fauve, le plus puissant, le plus tonitruant des fauves, déchaîné par le désir et voilà qu'on emmène un mulet, castré, vidé de son jus, de sa vie, une ombre lamentable, pitoyable, les flancs battant comme les ouïes d'une carpe dans l'herbe. Un percheron, Jean-Loup, ne masque pas l'indicible dans le voile bleu d'une cigarette ou d'un sourire au plafond. Il est là, comme un con, pris en flagrant délit, démasqué, la robe encore luisante de sueur, le regard jaune implorant un retour rapide à son box, le droit de disparaître, en somme. Pauvres étalons, j'étais gêné, j'avais honte pour eux, honte de cette misère exposée, mise à nu, de cette molle impuissance, de cette faiblesse révélée si simplement, si bêtement, si vite, pauvres étalons, eux dont j'étais le frère imaginaire quelques secondes auparavant, je les trouvais soudain traîtres à ma cause, méprisables. Les animaux sont décevants, ils sont vraiment trop cons.

Nous sommes arrivés vers midi et demie, après un long moment de silence. Qu'aurais-je pu ajouter à cette histoire, qu'aurais-je à dire sur les saillies ? Pourquoi m'avait-il raconté tout cela ? Nous avons roulé, pensifs et muets, jusqu'à l'entrée cossue d'un restaurant du septième arrondissement. Là, un maître d'hôtel au sourire estompé nous a conduits à une petite table ronde. Elle est un peu à l'écart mais disposée telle sorte que nous ayons la meilleure vue sur la salle,

tendue de tissu vieux rose. Trois couverts ont été savamment dressés. Notre invité n'est pas là. Nous refusons un apéritif. C'est un endroit luxueux comme je commence à en connaître. En traversant la salle, j'ai remarqué cette femme élégante, ce tailleur Chanel, elle fait de la politique, j'en suis sûr. Mais qui est-ce ? Cheveux très noirs, remontés en un chignon parfait, elle parle à voix basse mais avec assurance à un jeune homme corpulent, très rouge, que je ne connais pas. C'est Filiard, me dit le président, un Peau-Rouge qui monte depuis peu. On le dit ministrable à moyen terme. A quelques tables, des japonais silencieux observent leur assiette en hochant la tête; plus proche, un trio parle anglais mais l'un des trois hommes est Français.

Je passe la main sur la nappe, contact à la fois ferme et satiné du tissu serré, parfait. C'est là que s'écrivent les prémices de l'exception, dans la souplesse des nappes amidonnées, la rectitude d'une serviette impeccable qu'on déplie d'un geste nonchalant mais calculé, avant de la poser sur l'alpaga d'un pantalon unique et distingué. Dans ces lieux singuliers, ces creusets où le luxe se nourrit de lui-même, le tissu impose sa musique, sons compilés, ramassés, éteints, délicat chuchotement des gens riches et puissants, cette note tenue, parfaitement tenue, qu'un rire pointé et fugitif dérange, qu'un tintement de cristal éclaire. Qu'il soit linge de maison ou costume, suaire, habit ou mobilier, le tissu a sa grammaire, il raconte à celui qui sait lire où il est, qui est qui... Toiles usées, jaunies, soies discrètes des pochettes, cotons douteux ou maculés, velours élimés, satins abandonnés ou entrouverts, draps défaits, il y aurait à décrypter cet alphabet des taches et des traces, encre qu'on voudrait sympathique pour oublier la pesanteur, les turpitudes, les faiblesses signées, l'abandon, quand dans le tissu marqué persiste à jamais le regard insupportable et scrutateur des mères. Je regarde le président, il est la référence, il sait déplier sa serviette et je fais comme il fait.

- Arcillac est toujours un peu en retard, dit-il, en replaçant un verre dans l'axe des deux autres. Nous allons l'attendre, sans nous formaliser. Mais nous allons compter. Nous allons décider, tiens, que

chaque minute est un million et vous verrez, cette année encore, il sera notre meilleur client. C'est pour cela qu'aujourd'hui, en particulier aujourd'hui, le moindre retard est important.

- Que voulez-vous dire ?

- Pour Arcillac, pour les Arcillac de ce monde, le temps ce n'est pas de l'argent, nous laisserons cela à nos voisins de table qui parlent si bien anglais et, si vous le voulez bien, nous trouverons cela un peu vulgaire. Ici, le temps, c'est autre chose. Les heures d'Arcillac ne se décomposent ni en minutes ni en secondes, mais en petits jetons colorés dont chacun représente une unité de pouvoir, une insulte ou une grâce, à perdre, à gagner, à offrir, à échanger. Pensez à la joie subtile de celui qui fait attendre, à quoi répond la colère contenue de celui qu'on fait attendre. Faire attendre, c'est dominer le temps de l'autre, lui chaparder quelques jetons, le priver temporairement de son propre destin en en prenant le contrôle. Il y a en France une esthétique perverse du retard dont le monde entier se plaint et qu'on nous envie partout. C'est à la fois ridicule et sublime, ridicule comme le sont les illusions des faibles, sublime comme l'est tout ce qui est mourant. Mais ne vous méprenez pas, il faut, pour jouer à ce jeu, des bases solides, l'ombre portée d'une gloire défunte, une vraie Histoire, en somme. C'est d'ailleurs pourquoi les retards africains m'insupporteront toujours.

Voilà, c'est à ce jeu qu'Arcillac nous invite maintenant; bien, nous devons ne pas le décevoir, nous devons jouer, chacun son tour, et respecter la règle. Il faudra vous habituer. Il nous confie ses plus beaux projets, les plus lourds et ne nous rémunère pas seulement pour nos services, mais aussi pour nous faire attendre et garantir son rang. Il y a par ailleurs quelques à côté dont on ne parle jamais et qui pourraient vous faire douter de tout, mais qui sous-tendent tout ce rituel obscur. Il est grand temps que vous soyez initié. Vous allez voir, nous attendrons Arcillac sans ciller et admettons que chaque minute pèse un million. Je vous dis cela car ce à quoi vous allez assister s'appelle une emplette.

- C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire que nous allons remettre à Arcillac son chèque annuel.

- Comment cela ?

- Son chèque personnel, son dessous de table si vous voulez. Croyez vous que nous ayons gardé ce client grâce à vos qualités commerciales ? Je veux que vous assistiez à cela et que vous sachiez comment on s'y prend, dans le monde, car vous aurez à le faire un jour. Croyez-moi, Jean-Loup, je suis plus amer que cynique, mais je dois reconnaître que je me suis fait assez vite à ces rituels indignes. J'ai fini par accepter. Vous êtes loyal et compétent, alors vous méritez cette petite formation sur le tas.

- Vous voulez dire qu'il touche...

- Le voilà. Faisons lui bon accueil.

Arcillac n'a pas eu un regard pour la jeune fille qui emporte son manteau mais, en traversant la salle, il a souri à la femme brune qui interrompt sa conversation et hoche discrètement la tête. Je suis interdit, à la fois piégé et impatient. Ainsi cet homme dont nous vantons depuis si longtemps les qualités vend sa fidélité et je vais assister à la transaction...

- Vraiment désolé pour ce retard...

- Pensez-vous, cher ami, nous arrivons à l'instant.

Nous avons parlé, beaucoup, avec ce détachement cordial et incisif qui marque les conversations initiées. Nous avons parlé de lui, surtout de lui, de sa carrière dans le privé, de ses regrets lorsqu'au hasard d'un dîner, un ancien camarade de l'inspection le remet à niveau... Arcillac a lu ce qu'il fallait lire, vu ce qu'il fallait voir, rencontré qui il faut connaître, épousé la plus convoitée, habite au centre du monde, et peut s'émouvoir en citant longuement Sénèque, la cuillère navigant, pensive, dans une soupe de fruits rouges. Il domine la situation, c'est une question de principe, non négociable. Arcillac est né pour dominer, Arcillac est construit sur l'évidence des faibles,

et le président joue à merveille, tour à tour challenger intellectuel, légèrement insolent, puis patelin ou bon enfant, mais toujours finement soumis, astucieusement déférent, si bien que minute après minute Arcillac est davantage et encore davantage ivre de lui-même. Arcillac et sa vie, Arcillac et sa famille, Sarlat, sa femme, ses femmes, ses goûts et ses peurs, Arcillac heureux d'être lui-même, offert aux regards cannibales de la ville, des affaires, de la presse qu'il déteste, Arcillac soucieux et responsable, apôtre d'un urbanisme humain, d'un civisme moderne, de la couche d'ozone et d'un Euro fort et dominant, Arcillac sur tous les tons, abandonné aux mains d'un président-violoniste talentueux et pervers.

Sait-il pourquoi nous sommes là ? Sait-il que je sais ? J'attends que quelque chose se passe, que la conversation revienne aux affaires, mais le monologue s'éternise. Il ne se passe rien, je n'ai rien vu, pas d'achat, pas d'emplette, pas d'enveloppe passée, pas d'allusion. Nous buvons un café de Colombie - palet de chocolat, c'est maintenant l'usage -; Arcillac a cessé de parler et le silence s'est installé, un peu lourd.

- Avez-vous lu l'Express ? Le président a posé la question sur un ton anodin. Il continue. Il y a un article intéressant sur les femmes et le pouvoir.

- Voilà qui intéressera la mienne... En effet, j'ai vu cela rapidement dans la voiture, ce matin. Vous avez lu le papier ?

- Oui. C'est bien fait. Il y a même un joli encadré sur votre amie personnelle, à défaut d'être une amie politique... Le président a tourné les yeux vers le tailleur brun au chignon relevé. C'est en tout cas un article pour vous.

- Oui, je le lirai, je le lirai...

- Tiens, eh bien prenez donc mon journal, je l'ai parcouru et c'est un bon article, il ne faut pas attendre, vous le lirez en voiture, bien au calme, vous rentrez bien sur Neuilly ?

Le président a pris son journal et le tend à Arcillac qui vient de poser sa serviette à côté de son assiette.

- Merci, vous êtes bien aimable, Président, mais j'ai mon exemplaire dans la voiture...

Mais le président ne bouge plus. Le bras à mi-hauteur, à mi-chemin, au-dessus de la table, il tient toujours le journal serré, plié, et laisse le silence s'installer. Arcillac est perplexe, il ne comprend pas et son regard se voile.

- Allons. Monsieur Arcillac, lisez MON article. Je suis sûr qu'il vous passionnera bien davantage que le vôtre et je ne saurais trop vous conseiller d'y jeter un coup d'œil, dans votre voiture, tout à l'heure...

Le masque s'est figé en un instant, un très léger sourire, ah oui, en effet, un geste rapide, une très légère rougeur aux tempes et le journal a changé de main. Arcillac n'est plus lui-même, il bafouille un peu. La conversation s'enlise mais le président, soudain très souriant, ne fait plus rien pour l'entretenir. L'atmosphère devient pesante. C'est le regard, surtout, qui a basculé. Quelques minutes auparavant, Arcillac avait un regard, il a maintenant deux globes ternes et peureux, cernés de paupières alourdies, qui ne trouvent plus pour se fixer que la tenture, loin derrière nous. Enfin, il s'est levé, nous a salué dans un souffle, la bouche déformée par un sourire sans fond, au revoir Jean, très vite, au revoir monsieur, sans même me regarder, petit geste de la main à la candidate, manteau, deux euros, je suis pressé, exit...

Nous doublons une estafette sur la voie rapide, la Seine est grise et très haute. Nous n'avons pas parlé depuis le départ d'Arcillac.

- Vous l'avez vu, Jean-Loup, vous l'avez bien vu ? Tous les ans - et il n'est pas le seul - je lui donne son chèque et quand il me quitte, quand il disparaît vers sa voiture, l'échine brisée par ce qu'il vient de faire, quand je l'imagine ouvrant fébrilement l'enveloppe, le regard glissant sur le bordereau, je pense au haras, j'entends le pas hésitant

de l'étalon qu'on ramène à son box claquer sur les dalles des écuries. Je revois cette hésitation, cette claudication du plaisir consommé, de l'impuissance surgie du plus profond de soi. Il me revient cette torpeur qui me faisait m'asseoir, la gorge nouée, sur les bottes de paille et attendre le soir dans le silence revenu des écuries.

- Et le corrupteur ?

Il ne répond pas. Nous traversons le pont de Neuilly. Devant nous, la Défense se moque du printemps. Puis le président sourit :

- C'est une question très personnelle. Vous verrez, vous vous ferez votre opinion, Jean-Loup.